

**ZLIV**

Comment le baron de Munchhausen prit à son service un homme qui, par son souffle, faisait tourner des moulins à vent.

Au moment où nous eûmes franchi la frontière d'Égypte, il s'éleva une tempête si effroyable que je craignais d'être renversé avec tout mon équipage, avec mes chevaux et ma suite, et d'être emporté dans les airs. Du côté droit du chemin que nous suivions, il y avait sept moulins à vent placés sur une ligne et qui tournaient avec une rapidité aussi grande que le rouet d'une fileuse pressée de finir son travail. Non loin de là, à droite, il y avait un homme d'une corpulence aussi puissante que celle de Gargantua. Il tenait fermée avec son doigt sa narine gauche. Aussitôt que le drôle s'aperçut de

notre détresse et nous vit lutter avec tant d'efforts contre l'ouragan, il se tourna vers nous et ôta devant moi son chapeau avec autant de respect qu'un mousquetaire l'eût fait devant son colonel. A peine eut-il fait ce mouvement, que la tempête se trouva apaisée aussitôt, et que les moulins restèrent à l'instant immobiles. Étonné de ce fait qui ne me parut point naturel, je demandai au gros ventre :

— Qu'est-ce donc que cela, drôle ? As-tu le diable au corps, ou es-tu le diable en personne ?

— Pardonnez-moi, excellence, répliqua-t-il. Je ne fais que souffler un peu pour faire marcher les moulins à vent de mon maître le meunier. Et, vous l'avez vu, j'ai été forcé de tenir fermée une de mes narines pour ne pas renverser les moulins.

— Pardieu ! voilà un admirable sujet, pensai-je en moi-même. Ce gaillard me servira merveilleusement quand je serai de retour à la maison et que je manquerai d'haleine pour raconter toutes les aventures merveilleuses qui me sont arrivées sur terre et sur mer.

Aussi nous fûmes bientôt d'accord. L'homme quitta ses moulins et me suivit.

Nous atteignîmes bientôt la ville du Caire, où j'accomplis selon mes désirs la mission dont j'étais chargé. Mes affaires ainsi terminées, je résolus de congédier toute ma suite diplomatique devenue inutile, et de retourner en simple particulier. Or, comme le temps était magnifique et que le Nil me parut plus pittoresque et plus beau que toutes les descriptions que j'en avais lues, il me prit fantaisie de louer une barque et de me rendre par eau à Alexandrie. Ce voyage fut le plus heureux et le plus agréable du monde jusqu'au troisième jour après notre départ.



Two for André Van Hapselt.